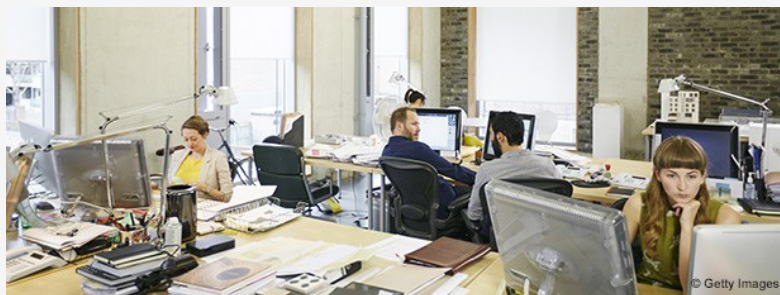




Pourquoi les salariés n'aiment plus leur bureau



Gros malaise entre l'open space, la machine à café et le photocopieur... les Français ne supportent plus l'aménagement de leurs espaces de travail. Ils sont 43% à le dire, contre 31% dans le monde (sources : [chaire immobilier et développement durable de l'ESSEC](#), UK Green Building Council, baromètre Actinéo sur la qualité de vie au bureau, édition 2013). Portes ouvertes ou fermées, lieux de réunions systématiquement sans fenêtres, escaliers glauques, fumeurs éjectés, néons sans âme, mobilier à roulettes, confort thermique et acoustique aléatoires, coupure avec le milieu naturel, cloisonnement anarchique (« Pourquoi lui a un bureau, et pas moi ? »)... En réalité, le problème ne se situe pas là. La question majeure tient dans le passage d'une conception fonctionnelle de la répartition des mètres carrés (économie de production) à une architecture organique de l'espace de travail (économie de l'information). Il faut retrouver du plaisir à vivre, inventer, bouger ensemble afin de participer à l'émergence d'autres formes de performance collective et durable. Autant dire, une révolution.

Un impact direct sur la motivation

Eloignement des centres villes (l'immobilier est le deuxième poste de coût, après les salaires), arrivée des « digital natives » sur le marché du travail (93% d'entre eux rejettent le bureau classique), explosion des technologies collaboratives (dématérialisation de l'entreprise), engouement pour les tiers-lieux (4 millions de travailleurs indépendants travaillent « hors les murs » de l'entreprise), développement durable et RSE incontournable (du chantier à l'exploitation)... 92% des Français voient un lien direct entre espace de travail et motivation personnelle, contre 89% en 2011. Et 43% seulement estiment bénéficier de conditions satisfaisantes pour se concentrer, contre 54% dans le monde. Bref, ambiance morose au bureau...

Une architecture moderne obsédée par sa vision fonctionnelle, éloignée de l'usager

Au fil des siècles, tant bien que mal, l'homme a su adapter son espace de travail à ses besoins. Pourquoi ne pas y arriver aujourd'hui?

Les moines du Moyen Age travaillaient debout et en silence ; une concentration en forme de droiture personnelle. A la Renaissance, avec l'arrivée des « computer » (maîtres à compter), il fallut s'asseoir pour mieux vérifier les chiffres. La nécessité de l'échange d'informations n'apparut qu'au 18ème siècle avec les premiers bureaux dans les salons. Puis, avec le téléphone, le 19ème siècle a séparé les bureaux des lieux de production, les uns grimant dans les gratte-ciels, les autres s'étalant dans les banlieues durant le siècle suivant. Il fallut attendre les années 1960 pour qu'ergonomes et médecins se penchent sur le sort des travailleurs « bureaucratisés ». Le design aidant, la gestion de projet, la transversalité, la nécessaire rapidité des décisions ont fait le reste. Pour le meilleur... et pour le pire.

Les années 2000 changent fondamentalement la donne en donnant à la connectivité, et donc aux flux, la primauté sur la statique et la répétitivité des tâches. Autre conséquence primordiale : face au tsunami des data, des exigences clients, de l'inflammation des réseaux sociaux 24 heures sur

24, la porosité des organisations s'est imposée. Nous voilà donc avec des murs de bureaux pleins de trous et des collaborateurs le nez sur leurs écrans.

Comment demander dorénavant à un architecte de penser la structure d'un bâtiment de bureaux avant de penser sa fonctionnalité, son intégration dans le contexte, sa réceptivité à la perméabilité ? Impraticable.

Le temps est venu de positionner les « organes vivants » de l'entreprise avant d'en fixer le squelette. Nous appellerons cette nouvelle conception de l'espace de travail, « l'architecture organique », au sens où des précurseurs comme l'architecte américain Franck Lloyd Wright ou le Japonais Kenzo Tange avaient déjà inlassablement posé la question du lien entre le bâti, ses besoins primordiaux et son environnement immédiat. En cela, ils n'ont eu de cesse de s'opposer à une architecture moderne bien trop obsédée par son empreinte fonctionnelle, d'ailleurs le plus souvent définie arbitrairement, en tout cas loin de l'usager.